

Voyage chez soi — Michel Onfray, Théorie du voyage. Poétique de la géographie. Le Livre de Poche, Paris, 2007, 125 pp.

Le livre de Michel Onfray, comme son titre le met d'emblée au clair, s'efforce de saisir le phénomène du voyage non pas sous son aspect pratique, comme le font les guides touristiques énumérant les sites à visiter et proposant des informations utiles pour orienter les voyageurs naïvement curieux, mais en le situant à un niveau d'abstraction plus élevé où il cherche à définir les éléments constitutifs du voyage et pose, quasi directement, la question ce que c'est, en réalité, le voyage et quels en sont les traits distinctifs qui nous permettent de reconnaître ses réalisations idéales. Cette ambition de vouloir minutieusement analyser et illustrer une expérience, un vécu nécessairement subjectif, mais très certainement bien connu de la plupart des lecteurs, révèle une facette très caractéristique (comprenant autant d'atouts que de défauts) de l'auteur.

Or, Onfray, cet «olibrius» (mot maintes fois répété à son propos) de la philosophie française jusque-là peu connu en Hongrie, est l'un des penseurs contemporains les plus lus et les plus médiatisés en France, qui a pour vocation de fonder une sorte de «contre-histoire de la philosophie», il consacre donc son attention et ses œuvres à des domaines qui sont éloignés des sujets et des méthodes dominant, selon lui, le discours académique¹. Dans cet esprit et

¹ Chaque livre d'Onfray est généralement vendu dans plus de deux cent mille exemplaires et est très vite réédité sous format poche. Voulant souligner, avec une certaine

dans l'esprit des détracteurs de la philosophie occidentale, il se propose de réévaluer les systèmes de valeurs métaphysiques idéalistes avant tout en suivant le fil d'Ariane de philosophes hédonistes comme La Mettrie et Nietzsche. Ainsi, il place au centre de sa réflexion des activités biologiques ou vitales dépréciées par rapport aux processus de la connaissance purs et conscients (telles les fonctions corporelles, les passions, les sensations, etc.), et afin d'accentuer la primauté des théories des «choses les plus proches de nous» qui peuvent également être interprétées comme relatives au corps et aux expériences sensuelles, sur les sujets traditionnels de la métaphysique classique, il a signé un traité de gastrosophie conjuguant les plaisirs de la table et prônant l'art culinaire, dédié une série de livres à l'interprétation des philosophes hédonistes et plusieurs fois abordé la question de la sexualité².

Il n'est donc point surprenant si Onfray, cet auteur repoussant catégoriquement les cadres institutionnels des

ironie, son opposition aux cadres académiques de la diffusion fervente du savoir, il décide, en 2002, d'investir la somme qu'il touche en tant que droits d'auteur dans la fondation d'une université populaire à Caen où l'enseignement est gratuit pour toute personne intéressée. Ses cours sont diffusés dans une série de livres et de CD intitulée *Contre-histoire de la philosophie*. La *Théorie du voyage* est son premier ouvrage accessible également en hongrois : *Az utazás elmélete. A földrajz poétikája*. Traduit par Gábor Romhányi Török, Orpheusz Kiadó, Budapest, 2011.

² Cf. *Le Ventre des philosophes. Critique de la raison diététique*, Grasset, 1989; *La Raison gourmande. Philosophie du goût*, Grasset, 1995; *Théorie du corps amoureux. Pour une érotique solaire*, Grasset, 2000.

études philosophiques, ne cherche guère à aborder ses sujets de prédilection dans le profond respect des méthodes d'approche propres aux traités doctrinaires ou leçons systématiques. Vu le genre et la structure de son livre, nous pouvons constater que les chapitres présentant les étapes successives du voyage s'enchaînent dans une série d'essais à la fois *terre-à-terre* et *spirituelle*, allant de l'idée même de vouloir faire un voyage jusqu'aux retrouvailles avec le domicile, dont la couche superficielle peut facilement paraître un simple recueil de conseils pratiques et pragmatiques que, malgré les commentaires parfois fort communs, chacun écoute et décide de suivre en fonction de son tempérament, ses goûts, sa disposition d'esprit ou ses objectifs. Par exemple: la forme la plus heureuse de voyager est de circuler en compagnie d'un ami et non pas seul ou avec son époux ou épouse; lors de nos déplacements, il est inutile de remplir trop de blocs-notes, mais n'hésitons pas à éterniser certains moments à l'aide des outils multimédias dont notre époque moderne nous pourvoie; et, surtout, ne nous privons pas de la vue sublime qui s'offre à nous à travers les hublots d'un avion, etc.

Cependant, toutes ces consignes et instructions complaisantes ainsi que les légendes qui les garnissent nous laissent entrevoir une conviction précise, selon laquelle le voyage est un mode d'existence essentiel de l'être humain, il est une opportunité, incomparable à toute chose, qui permet à l'homme de mieux cerner la vie, de mieux vivre son existence. Cette idée de considérer le voyage comme une forme essentielle de l'existence est déjà présente dans l'introduction

du livre, lors de la séparation quasi catégorique de l'humanité en deux types, nomade ou sédentaire. Suivant cette distinction, la personne définie comme un nomade de naissance songeant sans cesse à circuler, éprouve une attirance constante pour de nouveaux endroits, de pays étrangers, de terres lointains à visiter, tandis que le sédentaire se contente et jouit des «plaisirs du local», et trouve sa sécurité dans l'enracinement. La présence de ces deux modes d'être est bien illustrée depuis la formation des sociétés primitives, à travers les exemples de Caïn et Abel et de l'histoire du juif errant jusqu'à ceux des récents régimes dictatoriaux ou des états démocratiques et capitalistes de nos jours.

L'évocation des aspects généalogiques, mythologiques et sociaux du voyageur nous renvoie très vite à Deleuze (dont le nom sera d'ailleurs plusieurs fois évoqué sur les pages du livre), car le mode d'être nomade correspond en même temps à un type, une forme de réflexion offrant une alternative, comme Onfray le suggère, sans doute plus juste qui permet à l'homme de découvrir le monde et se connaître soi-même. Il s'agit là d'une alternative au sens où l'une des métaphores essentielles de notre culture, celle du chemin conçu comme le processus de la connaissance de soi se voit abordée par l'auteur d'une manière non traditionnelle.

Cependant, dans ce refus de la tradition, Onfray lui-même s'appuie plus ou moins directement sur des courants philosophiques fort caractéristiques, les discours complexes du sensualisme et de la phénoménologie avant tout, lorsqu'il incite, par cette double orientation, le voyageur à saisir et enregistrer tout

ce qu'il vit, les phénomènes qui s'annoncent, se manifestent ou s'imposent et, ainsi, à devenir un observateur lucide et perspicace. Or, selon l'une des recommandations centrales de la *Théorie du voyage* l'oubli, la mise à l'écart des préjugés, «de ce qu'on a lu, appris, entendu» (62), des fonds culturels facilite la découverte réelle et authentique de la destination élue. Mais si le voyageur, libéré de l'influence des conceptions préfabriquées et souvent stéréotypées, se concentre sur les émotions générées par un lieu à prendre dans sa brutalité primitive, sur les expériences sensorielles, voire même corporelles, il peut facilement arriver à une vision impartiale ou à la pénétration immédiate de l'essence des choses.

Or, la neutralisation plus ou moins complète mais toujours souhaitable des connaissances nuisibles au naturel de la relation du voyageur avec le lieu, sert à ce que celui-là se méfie de juger tout microunivers différent du sien selon les termes de son propre système de normes et de valeurs. Cette attitude mettant en doute la primauté de l'esprit sur le monde perceptible objectivement correspond en même temps à un certain perspectivisme qui laisse finalement comprendre que faute de vérités absolues, il n'existe aucune unité de mesure idéologique ou ontologique qui permettrait la comparaison de lieux et civilisations divers. Pour souligner cette idée, Onfray érige le portrait général du voyageur et présente le voyage parfait en introduisant un nouveau contraste, celui du voyageur idéal, ayant l'esprit ouvert, et du touriste borné qui se laisse guider par des lieux communs: «Voyager suppose moins l'esprit missionnaire, natio-

naliste, eurocentré et étroit, que la volonté ethnologique, cosmopolite, décentrée et ouverte. Le touriste compare, le voyageur sépare» (61)³.

Par ailleurs, partant des tendances uniformisantes qui caractérisent actuellement la planète, Onfray voit la possibilité authentique de l'acquisition de connaissances réelles dans la suspension de notre rapport naturel au monde. Dans ce processus, le fonds culturel ne constitue que du lest à jeter, d'autant plus que les frontières nationales et les traditions locales se réfèrent à une époque passée, précédant l'essor du tourisme et la mondialisation. Onfray reste donc ostensiblement indifférent à l'un des topoï les plus répandus du voyage, à savoir la comparaison de la culture étrangère à celle du pays de départ, car il est de l'avis, légèrement outrancier et brusque, que le caractère spécifique de chaque nation s'est fondu en une identité uniforme propre à toute l'humanité. «La modernité a réduit l'histoire, mais elle épargne la géographie.» (71), écrit-il en affirmant que même si la mondialisation mène à la disparition des différences culturelles, la multiplicité des paysages persiste, par conséquent le

³ Il est à noter que l'opposition du touriste et du voyageur est également mise en place dans plusieurs écrits du sociologue Jean-Didier Urbain. Comme le souligne Urbain aussi, le mot «touriste», fréquemment utilisé dans le langage populaire dès les années 1920 pour remplacer le terme «voyageur», désigne une sorte de symbole de la modernité. Cf. Jean-Didier Urbain: *L'idiote du voyage: histoires de touristes*, Paris: Editions Payot, 2002, et *Secrets de voyages: menteurs, imposteurs et autres voyageurs impossibles*, Paris: Editions Payot, 2003.

voyageur — armé d'une vision globale et d'un regard pénétrant, dont il a plus besoin que de n'importe quel appareil théorique — doit se vider et concentrer toute son attention à l'épiphanie du paysage et de la nature.

Cette argumentation relativement sommaire et peu optimiste nous laisse enfin saisir le sens du sous-titre, peut-être énigmatique à la première lecture, du livre : la *poétique de la géographie* se voit donc développée dans l'opposition du temps géologique et géomorphologique et du temps historique. Or, c'est à ce point-là que se manifeste l'aspect particulier dominant cet écrit, à savoir l'aspect géographique qui serait supposé non seulement épicer cette entreprise théorique ambitieuse, mais aussi lui donner une certaine ampleur. Tandis que la variabilité intensifiée de l'histoire et de la civilisation fabrique des mégapoles toutes semblables, la continuité de la géographie assurée par des changements d'une lenteur immesurable du point de vue de l'existence humaine — « la tectonique des plaques et la dérive des continents, le mouvement des marées ou le jeu de solstices et d'équinoxes, le déplacement des montagnes et la fonte des glaciers, le creusement des lits fluviaux et le tracé des courants marins » (71) — témoigne du caractère intemporel et multiple du paysage. Bien qu'Onfray ait certainement raison de voir la substantialité des choses, pure, idéale et indépendante de l'histoire, incarnée dans la géographie et, qu'en le lisant, nous ayons tendance à reconnaître l'une des causes majeures de l'uniformisation du monde justement dans le tourisme de masse tant condamné, il manque à mentionner dans sa réflexion

comment nous pourrions, en qualité de voyageurs, découvrir, voire même inventer la poétique de la géographie, et comment cette poésie nous aiderait à nous retrouver nous-mêmes et, ainsi, à réaliser ce qui constitue, selon lui, l'objectif premier du déplacement.

Rousseau considérait la nature comme le maître secret de l'humanité dans le processus d'ascension menant à l'usage plénier de la raison, mais la divagation panthéiste d'Onfray ne fait que multiplier les doutes de son lecteur faute de lui expliquer comment les forces géographiques et géologiques, ainsi que leur mouvement quasi fabuleusement imperceptible pourraient contribuer à ce que le voyageur puisse assouvir son désir de rencontrer sa subjectivité. S'il est vrai que « les trajets des voyageurs coïncident toujours, en secret, avec des quêtes initiatiques qui mettent en jeu l'identité » et que le voyage suppose à chaque fois « une expérimentation sur soi » destinée à répondre à la question suivante : « Que puis-je apprendre et découvrir à mon propos si je change de lieux habituels, de repères et modifie mes références ? », car c'est « avant, pendant et après [que] se découvrent des vérités essentielles qui structurent l'identité » (80-81), nous avons du mal à imaginer comment nous pourrions échapper à pratiquer le geste fort calomnié de la comparaison, ayant nécessairement des aspects culturels et historiques. (Surtout en prenant en considération le fait que le passé historique a joué un rôle plus ou moins important dans la [trans]formation de l'espace géographique.)

Il est toutefois bien visible qu'Onfray met également en œuvre une autre interprétation classique du voyage, à sa-

voir celle du déplacement en tant qu'un moyen de la quête du bonheur et de l'identité, qu'il développe avant tout du point de vue de l'esthétique. Dans ce contexte, il formule une sorte de théorie nietzschéenne et hédoniste, selon laquelle le voyage modèle relatif à l'expérience du monde sensuel au lieu de celle du monde intelligible—comme, dans la philosophie d'Aristippe, la vie elle-même—doit être forcément agréable et bordé(e) de plaisirs, car l'homme ne peut être heureux que s'il éprouve le plaisir. La conception hostile du moi est étrangère à la connaissance de soi socratique, par conséquent le chemin menant à la découverte de soi est foncièrement indolore, et le voyage idéal doit éviter toute ressemblance avec des voyages de performance mettant le corps à l'épreuve—c'est cette idée qui pousse notre auteur à formuler un jugement préétabli et légèrement irréfléchi même à propos des pèlerinages monacaux nourris du sentiment religieux. D'un point de vue esthétique, cette réflexion accorde donc la primauté aux choses visibles sur les choses compréhensibles, et au corps enregistrant directement les sensations sur les références culturelles, ainsi ce sont les expériences corporelles, sensuelles et les impressions subjectives libérées lors du déplacement qui vont constituer la norme au sein de ce système de pensées. Ce n'est pas par hasard si les passages faisant l'éloge du mouvement et de la force créatrice du déplacement à travers la présentation du rôle exceptionnel du voyage dans l'aiguïsement des sens de cette «belle machine sensuelle» (98) qu'est le corps, nous renvoient directement aux théories des hédonistes de Cyrène qui définissent les

plaisirs du corps, supérieurs aux plaisirs spirituels, comme un mouvement («le mouvement doux» de la chair).

Onfray aborde donc le phénomène du voyage d'un point de vue esthético-sensoriel et en fonction du processus de la connaissance de soi. Cependant, la fonction de la poétique de la géographie dans l'expérience esthétique—qui nous guide dans notre voyage intérieur, c'est-à-dire nous aide à nous retrouver—ne commence à se dessiner que vers la fin du livre. Les deux derniers chapitres, intitulés *Dire le monde* et *Envisager une suite*, peuvent être considérés comme le vrai noyau de cette œuvre, car les nouveaux aspects qui s'y voient introduits devraient contribuer à ce que la portée réelle des spécificités précédemment esquissées du voyage conçu comme «l'art de l'existence et la poétique du moi» puisse être mise en valeur. L'auteur nous donne à savoir que pour mieux formuler ses expériences subjectives, le voyageur peut se servir de «l'écriture de la terre», sans toutefois révéler ce qu'il entend par ce terme mystérieux dont nous ne pouvons que deviner le sens grâce aux allusions succinctes à Bachelard et à Deleuze: «Les philosophes, globalement, négligent la géographie. L'histoire leur permet de penser la politique, mais l'écriture de la terre—selon le grec—ne récupère aucun suffrage et semble apparemment inutile dans l'immédiat. Les deux mondes, pourtant, peuvent communiquer, puis enfanter une poétique d'un genre présocratique ou bachelardien: il suffit, pour ce faire, d'en appeler à une rhétorique des éléments, à une métaphysique de la terre et du feu, à une ontologie de l'air et de l'éther, à une logique des matières et des flux, en un mot, à une

esthétique. [...] Une poétique de la géographie génère une esthétique matérialiste et dynamique, une philosophie des forces et des flux, des formes et des mouvements. Bien sûr, on songe à Deleuze et à son traité de nomadologie, à ses plateaux multiples, ses machines abstraites et sa déterritorialisation, ses strates et plans de consistance, ses lignes à segments et ses flux à quanta, ses points, ses devenir et ses blocs, ses paysages mélodiques et ses développements sur le natal, le lisse ou le strié. Dans *Mille Plateaux* on trouve de multiples considérations utiles aux géographes pour élaborer un discours moderne et conceptuellement solide» (113-114).

Comme c'est bien connu, Bachelard, en étudiant les tendances et archétypes relatifs à l'espace dormant au fond de l'inconscient humain, donne une analyse phénoménologique de l'imaginaire poétique à travers l'examen des images poétiques de l'espace. Quant à Deleuze, il utilise le qualificatif nomade pour désigner une pensée sans principes et ni objectifs précis, qui cherche à frayer son propre chemin sur un territoire dépourvue de tout repère. Etant donné qu'Onfray nous prive de tout commentaire explicatif, nous ne pouvons que supposer que les auteurs interrogeant le fonctionnement de l'imaginaire et de la pensée humains, ainsi que les expériences liées aux changements de l'espace, aux destinations et formes différentes, lui sont intéressants par le simple fait qu'ils le mènent à constater dans quelle mesure non négligeable les diverses sensations que l'homme enregistre lors de la perception de l'espace lui facilitent la saisie et la mise en mots de ses lieux et déplacements, pris non seulement au sens concret, mais aussi abstrait.

Il est bien clair que déjà le titre du livre fait directement allusion à l'essai de Bachelard: mais *La poétique de l'espace* reçoit ici un coloris plus technique, et devient la *Poétique de la géographie*. Cette spécification permet à Onfray de compléter l'approche du rapport du voyage et de la connaissance de soi, jusques-là plutôt schématique et abstraite, de la vision de la géographie chorématique. Cette méthode scientifique relativement récente, présente dès les années 1980, est destinée à modéliser (et étudier) la surface géologique en créant des schémas cartographiques dépassant les limites des cartes thématiques traditionnelles, à la base de la configuration spatiale des différents dispositions et éléments (naturels, géographiques, démographiques, industriels, etc.) du paysage. Ce procédé de recherche prend en considération la complexité de la structure spatiale du territoire donné et, ainsi, révèle souvent de nouvelles corrélations grâce au repérage de certaines configurations entre les éléments n'ayant *a priori* aucun rapport entre eux⁴. Selon Michel Onfray: «Le regardeur indolent penché sur la terre [...] peut, à l'aide de ces catégories de la raison pure géographique, lire, déchiffrer, comprendre, opérer intelligemment avec sa vision. [...] Une forêt et une aire, un chemin et une ligne, un village et un point, un paysage et un réseau — car point, ligne, aire et réseau fournissent les quatre entrées à mettre en perspective avec sept colonnes

⁴Le terme *chorème* est un néologisme forgé par Roger Brunet, représentant illustre de cette nouvelle méthode de modélisation schématique de l'espace. Cf. Roger Brunet: *Le Déchiffrement du Monde. Théorie et pratique de la géographie*, Paris: Belin, 2001.

qui signifient les structures élémentaires de l'espace: maillage, quadrillage, gravitation, contact, tropisme, dynamique territoriale et hiérarchie. A l'aide des quatre repères en abscisse et des sept en ordonnée on obtient vingt-huit figures cardinales dont l'agencement permet de déchiffrer la terre. [...] Traverser des champs de force, passer la ligne invisible d'une interface continentale, pénétrer un arc, voire se trouver en présence d'une banane bleue, de géons ou de taxons, voilà matière à penser, méditer, rêver. Cette table de Mendeleïev de la géographie se décline en grammaire et syntaxe productrices d'un style de lecture, d'une poétique généralisée du voyage» (115-116).

N'ayant pas de connaissances approfondies dans la géographie moderne, nous n'avons pas qualité pour évaluer la portée scientifique des lignes citées ci-dessus, nous avons cependant du mal à imaginer que la vision des quatre repères en abscisse ou celle d'une banane bleue puissent radicalement modifier les expériences de voyage de qui que ce soit (si ce n'est un géographe passionné de son métier), et inviter le voyageur à adopter cette attitude productrice qui incite le moi à se retrouver d'une manière créatrice. C'est justement dans ces deux derniers chapitres, bien accentués par la prise de position démonstrative d'Onfray, que le texte devient problématique, car nous avons l'impression que sa logique risque de s'écrouler sous les efforts de l'auteur pour vouloir y introduire à tout prix de nouveaux éléments peu posés et esquiver la question fondamentale. Enfin, le lecteur reste sur sa faim: Onfray, en cherchant à détecter quels sont les rapports qui relient le voyage à la

connaissance et à l'expression de soi, se propose de mettre en œuvre un nouvel aspect poétique, celui de l'espace mais, malheureusement, ne relève pas le défi initial.

Il est évident que cet essai non dépourvu d'un certain lyrisme et composé d'un grand soin rhétorique ne répond pas aux critères linguistiques prescrits par le rituel académico-scientifique, et même si nous sommes loin de vouloir réclamer à l'auteur une docte argumentation bien développée, il serait au moins souhaitable qu'il suive une dialectique claire et nuancée dans sa réflexion et fasse preuve de cohérence dans la formulation de son propos, tout en gardant le registre du genre choisi. Or, les références philosophiques d'Onfray sont souvent peu éclairées (et, parfois, même contradictoires), ses phrases fort éloquentes ne cherchent qu'à faire de l'effet, ce qui a pour résultat des raisonnements conventionnels qui restent superficiels ou qui frappent par leur brièveté, ainsi le sujet étudié s'avère moins passionnant et inspirant que nous ne l'attendions.

Pour terminer, qu'il nous soit permis de citer l'une des affirmations concluantes du livre: «Une poétique de la géographie suppose cet art de se laisser imbiber par le paysage, puis une volonté de le comprendre, d'en voir les agencements, avant le départ vers les contrées ludiques où le poète suit le géographe et le philosophe, en complément, non en ennemi» (119). Mais comment réaliser cet art? A cette question chacun doit trouver sa propre réponse.

Anikó Radvánszky

Univ. Catholique Pázmány Péter, Piliscsaba

